
Andrée (French Edition)

Duruy George

Title: Andrée (French Edition)

Author: Duruy George

This is an exact replica of a book. The book reprint was manually improved by a team of professionals, as opposed to automatic/OCR processes used by some companies. However, the book may still have imperfections such as missing pages, poor pictures, errant marks, etc. that were a part of the original text. We appreciate your understanding of the imperfections which can not be improved, and hope you will enjoy reading this book.



ANDRÉE

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE PAUL BRDARD ET C^{ie}

©
ANDRÉE

PAR

GEORGE DURUY



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—
1884

Droits de propriété et de traduction réservés

~~425~~ 8.22
6

JAN 26 1885

Lane Fund.

ANDRÉE

I

M. de Garamante n'était plus jeune ; mais, quoique ses cheveux ondulés, si noirs autrefois, eussent déjà subi l'outrage des premières gelées blanches de la vieillesse, quoique sa taille se fût un peu épaissie, que sa démarche eût perdu l'élégance nerveuse et souple qui fait dire aux femmes : Quel beau cavalier ! le comte Melchior gardait encore fort bonne mine et pouvait se féliciter d'avoir doublé sans trop d'avaries le terrible cap de la cinquantaine. Sur ses joues, encadrées d'une barbe rebelle à l'œil mais douce au toucher, le hâle du grand air se mariait aux teintes fraîches de la santé. Ce mâle visage était illuminé par des yeux bleus, tranquilles et doux, qui savaient au besoin s'armer d'une fine pointe d'ironie et cachaient dans un coin de leurs paupières, comme la bouche dans l'angle moqueur de ses lèvres, un grain d'impertinence. Haute taille, épaules robustes, mains

grandes, mais d'un très beau dessin, tel était au physique M. de Garamante.

Fils unique d'un ancien garde du corps de Charles X, il avait hérité de son père plus de cent mille livres de rente, et l'appétit qu'il faut pour les manger. Devenu maître de sa fortune, il ne tarda pas à l'entamer. Ce ne fut d'abord que rognures légères sur le bord de son capital. Malheureusement la faim vient à table : le comte mit bientôt les morceaux doubles. Les voyages, les réceptions joyeuses en automne dans son château, les grandes chasses, les chevaux, les cartes et ces dames, — celles-ci surtout, — firent de terribles brèches à son patrimoine. Pour se ranger, il prit une maîtresse, sous prétexte qu'unifier ses fredaines est faire acte d'économie et de moralité, que d'ailleurs une liaison sérieuse est le surnumérariat du mariage, et qu'un stage dans le faux ménage est l'apprentissage nécessaire du vrai. Mais la maîtresse de transition qu'il choisit pour se préparer à la vie conjugale, petite blonde aux yeux couleur de myosotis, était un de ces faux anges qui ont le diable au corps. Elle fit danser aux écus du comte une sarabande effrénée, puis, un beau jour, le quitta, lui laissant comme souvenir de leur liaison une mignonne incisive qu'elle avait perdue dans sa première enfance. M. de Garamante fit monter en bague la dent de sa maîtresse et la porta désormais à son doigt. Les

uns affirmaient que cette bague singulière était l'expression symbolique de sa rancune contre le sexe ; d'autres y voyaient un témoignage du souvenir qu'il avait gardé de la charmante et vorace petite bouche. Quoi qu'il en soit, le comte ne se maria point. Il ne lui restait plus guère qu'une vingtaine de mille francs de rente ; l'âge arrivait ; il avait déjà des rhumatismes et des manies. Raison de plus pour prendre femme ! disaient ses compagnons de chasse, de cercle et de coulisses. Lui, répondait qu'il était trop vieux pour une jeune fille et qu'on est toujours trop jeune pour une vieille. M. de Garamante prit donc rang dans la légion des vétérans du célibat, qui sert de réserve à l'armée active de la galanterie masculine. Ce corps d'élite ne fait plus la grande guerre ; mais, comme son règlement autorise la maraude, le service ne laisse pas d'être assez actif. On s'y enrôle vers quarante-cinq ans : quelques-uns désertent une dizaine d'années plus tard pour épouser leur cuisinière. D'autres préfèrent mourir au champ d'honneur : le comte était de ceux-là.

Après le départ de son infidèle, M. de Garamante régla sa vie conformément aux principes d'une expérience égoïste. En 1876, il vendit son château au riche raffineur Hector Passemard, ne gardant de son domaine patrimonial qu'un pavillon avec un peu de chasse autour. C'est là qu'il passait la belle saison, en compagnie d'un de ses anciens gardes :